

Le Monde

« The Quiet Family » et « L'Ile », deux films repris en salle en version restaurée, racontent la naissance du cinéma coréen moderne

Entre conte cruel et farce grand-guignolesque, les premiers longs-métrages de Kim Jee-woon et de Kim Ki-duk témoignent de la liberté caractéristique de la Nouvelle Vague sud-coréenne des années 1990-2000.

Par **Mathieu Macheret**

Publié le 12 août 2026 à 07h00



Suh Jung (Hee-jin) dans « L'Ile » (2000), de Kim Ki-duk. SPLENDOR FILMS

A la charnière des années 1990-2000, un surgissement eut lieu : celui de la Nouvelle Vague sud-coréenne, école turbulente ayant marqué par ses excès, sa virtuosité, sa formidable dépense d'énergie. Deux restaurations nous ramènent un quart de siècle en arrière, sur la brèche de ce moment décisif : *The Quiet Family* (1998), de Kim Jee-woon, et *L'Ile* (2000), de Kim Ki-duk, deux premières œuvres extrêmes dont les auteurs ont connu depuis des fortunes diverses. Leur violence et leur crudité semblent aujourd'hui presque exotiques, tant le cinéma coréen a fait depuis du chemin. De tels brûlots ne furent, en effet, possibles qu'à un moment historique bien déterminé, lorsque la fin de la dictature militaire et la transition vers une démocratie civile,

marquées par un recul de la censure, libéraient une tornade pulsionnelle, comme un retour de flamme.

Des deux cinéastes, Kim Ki-duk (1960-2020) est sans doute celui qui a suivi la pente la plus catastrophique. Ayant compté d'ardents défenseurs à ses débuts, et s'étant acquis une certaine notoriété dans les festivals internationaux, l'homme aux 25 films (*Printemps, été, automne, hiver... et printemps*, 2003 ; *Locataires*, 2004) avait fini par disparaître complètement des écrans, à la suite d'accusations d'agressions sexuelles qui ont déclenché le #MeToo coréen en 2017. Mis au ban de l'industrie, il s'est exilé, d'abord au Kazakhstan, puis en Lettonie, avant de mourir seul des suites du Covid-19 à Riga, en décembre 2020. *L'Ile*, film aussi fascinant qu'inconfortable, portait déjà en lui quelque chose de cette réclusion terminale.

Dans une crique hors du monde, une femme muette gère un parc de cabanes de pêche sur flotteurs. Y débarque un homme en cavale, venu se cacher sur le lac, qu'elle sauve d'une tentative de suicide, avant d'entamer avec lui une idylle masochiste. La baie devient alors le théâtre d'une étrange parade d'amour, un jeu d'automutilations qui tourne autour des hameçons, transformés en objets fétiches. A deux, l'homme et la femme se font tour à tour appât et butin, martin-pêcheur et poisson, se ferment, se pêchent et se repêchent.

Fable énigmatique, *L'Ile* examine le ressort passionnel sous l'angle du malaise et des corps convulsifs. Il s'agit moins ici de raconter que de proposer au spectateur une expérience limite – au point, rapporte-t-on, de provoquer un évanouissement lors de sa présentation à la Mostra de Venise. A la tentation picturale (les déplacements en barque entre bungalows colorés), Kim Ki-duk répond par des saillies grotesques tendant vers le fantastique (la muette rôdant la nuit venue dans les eaux noires, tel un démon du folklore asiatique). Le rejet de tout ancrage social trace un monde symbolique autonome, d'une beauté farouche.

Satire sociale

Kim Jee-woon, quant à lui, représente un cinéma plus tourné vers le grand public, qui investit des codes très identifiés (le film de gangsters avec *A Bittersweet Life* en 2005 ; le western spaghetti avec *Le Bon, la Brute et le Cinglé* en 2008) pour mieux déjouer les attentes du spectateur. *The Quiet Family*, son premier long-métrage, inédit en France, croise la comédie et l'horreur, attestant d'un goût typiquement coréen pour le mélange des genres.

Une famille moyenne déclassée croit accéder à un rêve d'ascension sociale en faisant l'acquisition d'un chalet de voyageurs en montage. Las, la bâtisse lugubre n'attire guère le chaland, et les premiers clients ne viennent que pour s'y suicider. Voilà le petit clan contraint d'enterrer les corps dans le but d'éviter toute mauvaise publicité. Mais rien n'y fait, les cadavres continuent de s'accumuler, que ce soit de leur propre volonté ou non, et le commencement de travaux de construction dans le périmètre risque bien de les mettre au jour.

Kim Jee-woon signe une farce grand-guignolesque portée par une caméra dynamique qui file dans les couloirs de la grande bâtisse et traque les angles inattendus. Chaque mort est soigneusement préparée comme la nouvelle étape d'un engrenage fatal. Un élément de satire sociale s'y mêle : les circonstances sont moins à blâmer que l'impéritie du foyer, avec un père qui prend toujours les mauvaises décisions, une mère âpre au gain, un oncle tire-au-flanc et un fils dépravé (le génial Song Kang-ho, porte-étendard de la Nouvelle Vague coréenne, tout jeune et déjà hilarant). Formidable tableau de l'idiotie et de l'échec collectifs où a si souvent excellé le cinéma coréen (on se souvient des flics incapables dans *Memories of Murder*, de Bong Joon-ho, en 2003).

Peu à peu, la famille devient la façade d'un phénomène à la portée presque symbolique. Devant les cadavres qui s'empilent, sortent de terre, qu'il faut déterrer et réenterrer à tour de bras, se fait jour un motif refoulé : le grand charnier de la dictature, qu'on ne parvient plus à contenir, ne cesse de refluer sous le visage de l'ordinaire. Le chef de famille défaillant devient alors le visage de l'institution décrédibilisée – en laquelle on pourrait voir tout aussi bien l'Etat. Le mordant du cinéma coréen était alors à son maximum.

Double programme « Nouveau cinéma coréen », en salle, le 12 août, avec L'Ile, de Kim Ki-duk (2000, 1 h 30) et The Quiet Family, de Kim Jee-woon (1998, 1 h 38).

Mathieu Macheret

REPRISE



La vie de la vieilleuse de l'île semble paisible, pour le moment... LITTLE BIG PICTURES

La passion d'une femme et d'un homme se transforme en jeu de massacre. Un conte cru et fou, qui remue.

Saviez-vous qu'en Corée du Sud la pêche à la ligne a ses rites et ses lieux de pèlerinage ? On peut y louer de charmantes cabines flottant au milieu de la lagune, pour taquiner le goujon, se reposer mais aussi folâtrer. Voilà pour le côté « arts et traditions » que Kim Ki-duk, cinéaste bien allumé disparu en 2020, à 59 ans, prend un malin plaisir à transformer en jeu de massacre. Une femme, sorte de sauvageonne silencieuse, veille sur ce site, allant et venant en barque pour déposer les arrivants. Elle brique les cabines, apporte des provisions, et offre de temps à autre ses charmes à la va-vite. Sa vie semble aussi stagnante que l'eau autour. Jusqu'à sa rencontre avec un étranger pourchassé. De suicide manqué en crime, leur relation prend la forme d'une passion érotique, vengeresse et sacrilège. Où le bavardage creux des hommes et leurs marchandages obscènes sont sévèrement punis. Parmi la trentaine de films de Kim Ki-duk, L'Île (2000) est sans doute son plus fou. Un conte humide, serpentin et féminin, où la crudité de sa violence est inséparable de la puissance grotesque et poétique de ses symboles. Si la chair est sacrément maltraitée, c'est avec une outrance proche du cartoon. Pour preuve cette séquence où l'ondoyante récupère son amant agonisant au bout de sa ligne, lui fait du bouche-à-bouche, extrait un à un les hameçons de sa gorge et lui fait aussitôt l'amour à califourchon ! Supérieurement frétilant.

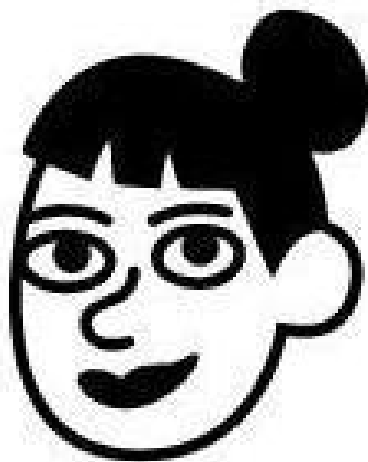
► Jacques Morice

| En salles le 12 août.

Télérama

KIM JEE-WOON

The Quiet Family



L'Auberge rouge transposé dans la Corée des années 1990 ? Il y a de ça dans le premier film, inédit en France, du réalisateur du Bon, la Brute et le Cinglé. Une famille qui a décidé d'ouvrir un hôtel à la montagne voit ses clients randonneurs mourir les uns après les autres — autant de cadavres à dissimuler, avec plus ou de moins de réussite...

Dans cette pochade macabre, on retrouve le mélange des genres (comédie, thriller, horreur, etc.) et les brutales ruptures de ton qui font le sel du cinéma de divertissement coréen en général, et de l'œuvre de Kim Jeewoon en particulier. Le résultat, certes inégal, est aussi foutraque que réjouissant. Avec le double plaisir supplémentaire de découvrir les quasi-débuts de deux futures stars : Choi Min-sik (Old Boy) et Song Kang-ho (Parasite) sont déchaînés et irrésistibles dans les rôles respectifs du tonton gaffeur et du fiston voyeur.

► Samuel Douhaire

| Corée du Sud, 1998 (1h38) | Avec Park In-hwan, Na Mun-hee, Song Kang-ho, Choi Min-sik. Sortie le 12 août.